



LUÍS CERNUDA

Par Alfred Carol

LUIS CERNUDA "LA REALIDAD Y EL DESEO"	2
<i>Les années folles</i>	7
<i>Chaos</i>	9
<i>Révolution</i>	11
<i>"Rise and Fall"</i>	14
<i>Fin de partie</i>	17

LUIS CERNUDA "LA REALIDAD Y EL DESEO"

(notes de lecture)

Alfred Carol

Barcelona 2003 ?

"La Realidad y el Deseo". J'ai acheté ce livre en 1991 et ce n'est que tout dernièrement que j'ai réussi à ressentir quelque délectation en le lisant. Ceci en dit long sur ma sensibilité, sur la torpeur de mon esprit qui n'arrive à s'éveiller qu'avec beaucoup de difficulté. Maintenant c'est fait pour Cernuda, il a pris dans moi et c'est, bien entendu, bien plus que quelque délectation ce que je ressens : c'est de l'émotion et de l'admiration devant une œuvre aussi *pulchra*. Il faut savoir que "La Realidad y el Deseo" recueille toute la poésie de Cernuda telle qu'il a voulu la livrer à la postérité. Il a travaillé à sa dépuración toute sa vie durant. J'y suis rentré par le poème "A un poeta muerto" (F. G. L.). Cernuda et Lorca sont de la même génération et ils se connaissaient et s'estimaient. Si la guerre civile espagnole eut le pouvoir d'incarner les conflits de l'époque, de représenter et condenser un des moments clés de l'histoire de l'humanité, il ne fait pas de doute que la mort de Lorca fut le symbole, le fait emblématique qui exprimait cette guerre. Et ceci, personne ne s'y est trompé dès qu'elle fut connue. Il faut aujourd'hui faire un effort énorme pour imaginer ce que cette époque pouvait charrier de luttes, d'engagements, d'espoirs pour un avenir meilleur, de sacrifices et de solidarités internationales si l'on veut entrevoir, au milieu de tout ça, ce qu'était qu'un homme comme Lorca. Une lutte titanessque, proprement mythique, était en train de se livrer entre les forces de la tradition, ou mieux dit, les forces que traditionnellement ont eu le pouvoir en Espagne - dans ce sens la tradition espagnole offre une des histoires les plus sinistres qu'il soit dans le monde - et les forces du progrès qui, pour une fois, avaient pris l'avantage et se trouvaient à l'avant-garde du combat mondial. Eh bien, Lorca dans ce combat était un des champions les plus en vue de la cause populaire et du progrès. Cette situation du poète, à la fois dans l'art et dans la révolution, est admirablement exprimé par Cernuda par des vers d'une émouvante concision:

*Y si una fuerza ciega
Sin comprensión de amor
Transforma por un crimen
A ti, cantor, en héroe,
.....*

Et si une force aveugle
Sans intelligence d'amour
Transforme par un crime
A toi, chanteur, en héros,

.....

Comment ne pas se souvenir de notre récente visite à Fuente Vaqueros à la maison musée de Lorca où, aussi naïf que ce type de choses puisse paraître: voilà la cuisine où la grande mère faisait cuire le pot-au-feu, voici le berceau de Lorca... , on est tout de même saisi par l'ambiance, par les chansons chantés par l'Argentinita accompagnée de Lorca au piano, par les dessins de Lorca accrochés au mur du grenier, par les images sur écran TV de Lorca itinérant avec la Barraca en train de descendre les tréteaux du camion... - Mon dieu, quelle époque! - Je me souviens, alors, d'avoir écrit sur le cahier des visiteurs: *Hommage à toi, d'abord "Poète à New York", puis, martyr de la révolution populaire*. Rien qu'une paraphrase gauche de ce que chez Cernuda a la pureté du diamant.

Après la guerre Cernuda vécut tout le temps en exile jusqu'à sa mort au Mexique en 1963 (Ah! Combien d'intellectuels et d'artistes espagnols n'ont pas été accueillis par ce pays lorsqu'ils ont été chassés du leur? Rendons-lui les remerciements qu'il mérite). Touché par la débâcle espagnole sa vision n'a fait que s'assombrir; les seuls moments d'optimisme, les seules visions lumineuses lui viennent des événements accrochés à l'époque de la guerre civile. Un de ses derniers poèmes s'appelle "1936" et il décrit sa rencontre avec un combattant de la Brigade Lincoln. Lis ce poème, camarade lecteur, et si ton esprit n'est pas complètement avachi, si ton âme n'a pas périclité devant le comble de trivialités de ta vie quotidienne tu sentiras se nouer quelque chose dans ta gorge et les larmes monter à tes yeux.

Toi qui me lis, lis Cernuda, le poème sur García Lorca, le poème sur les Brigades Internationales, et tous les autres aussi, et tu seras emporté par son exact pessimisme, par les visions sombres que, tels des mauvais pressages, viennent très souvent noircir le tableau. Il te fera voir des choses que peut être tu ne savais pas, que:

*Si tu ángel acude a la memoria,
Sombras son estos hombres
Que aun palpitan tras la malezas de la tierra;
La muerte se diría
Más viva que la vida
Porque tu estás con ella,
Pasado el arco de su vasto imperio,
Poblándola de árboles y hojas
Con tu gracia y tu juventud incomparables.*

Si ton ange se présente à la mémoire,
Ce sont des ombres ces hommes
Qui palpitent toujours derrière les maquis de la terre;
La mort on la croirait
Plus vive que la vie
Car tu est avec elle,
Au delà de l'arche de son vaste empire,

La peuplant d'arbres et de feuilles
Avec ton charme et ta jeunesse incomparables.

Cernuda est exact et précis, sa poésie est élaborée avec le minimum d'éléments formels, nulle rhétorique entache son discours. Plus son émotion est forte plus sa poésie se ramasse et se concentre. Lorsqu'il est frappé par la disparition de Lorca, son "ne plus être parmi nous", il dit:

*La sal de nuestro mundo eras,
Vivo estabas como un rayo de sol,
Y ya es tan solo tu recuerdo
Quien yerra y pasa, acariciando
El muro de los cuerpos
Con el deajo de las adormideras
Que nuestros predecesores ingirieron
A las orillas del olvido.*

Le sel de notre monde, tu étais,
Aussi vivant, tu l'étais, qu'un rayon de soleil,
Et déjà ce n'est plus que ton souvenir
Qui erre et passe, caressant
Le mur des corps
Avec la traînée des pavots somnifères
Que nos prédécesseurs ont absorbé
Sur les bords de l'oubli.

J'allais dire que Cernuda n'est pas du tout baroque, mais je me rends compte qu'il y a dans sa poésie quelque chose de Góngora. Il y a chez Cernuda cette syntaxe un peu particulière qui l'apparente au grand poète rococo. Ainsi dès les premiers vers:

*Así como en la roca nunca vemos
La clara flor abrirse,
Entre un pueblo hosco y duro
no brilla hermosamente
el fresco y alto ornato de la vida.*

De même que dans la roche on ne voit jamais
La fleur claire s'ouvrir,
Au sein d'un peuple sombre et dur
Ne brille point avec beauté
Le frais et haut ornement de la vie.

Dans une syntaxe conventionnelle on dirait: "*Así como nunca vemos la flor clara abrirse en la roca, tampoco puede brillar hermosamente el ornato fresco y alto de la*

vida entre un pueblo hosco y duro." ("De même qu'on ne voit jamais la fleur claire s'ouvrir dans le rocher, ne brille point avec beauté l'ornement frais et haut de la vie au sein d'un peuple sombre et dur.")

Cernuda a écrit, lui même, un poème consacré à Góngora où il dit, précisément à propos du grand poète qui la précédé dans Séville: "*El poeta cuya palabra lúcida es como diamante*". Il ne fait pas de doute en lisant ce poème que Cernuda se sent des affinités personnelles avec Góngora. Sans doute aussi, ces affinités se sont étendu au style de Cernuda.

Dit, par exemple, Góngora, dans son poème dédié à la mort du Comte de Lemus:

*No entre delicias, no, si ya criado
entre grandezas de la falda amada,
a la magistral férula saliste.
En letras luego, en generosa espada
de Quirón no biforme ejercitado, togado Aquiles cultamente fuiste.*

(la traduction du passage de Góngora n'est pas pour aujourd'hui)

Il va sans dire que le ton de Cernuda n'est pas celui de Góngora. Les poésies que Góngora dédia à la mort de personnages plus ou moins connus ont une allure affectée (ce n'est pas une critique, hein!) que Cernuda n'a pas. Ainsi pour la mort de son ami Enrique Asúnsolo:

*Ausente yo, brusca y definitiva, la noticia
de su muerte. Y recordé: ante alguna bebida
bien compuesta, ante algún plato
Bien ordenado, con él, de humor sutil, aquellas horas
Que, al pasar, no dejaban saciedad ni fastidio,
Cuando yo estaba, por una vez, en compañía.*

Moi absent, brusque et définitive, la nouvelle
de sa mort. Et je me rappelais: devant une boisson
bien composée, devant un plat
bien agencé, avec lui, d'humeur subtile, ces heures
qui, en passant, ne laissaient ni satiété, ni ennui
lorsque j'étais, pour une fois, en compagnie.

Góngora et J.R.J., voila les deux grandes influences qui ont agi sur la génération du 27 et, donc, sur Cernuda. "*En su mismo momento de sazón, el modernismo no había atraído profundamente a ningún gran poeta, ...*" ("°) dit Vicente Gaos dans son anthologie du groupe du 27 (Lorca, Alberti, Guillén, Cernuda). V. Gaos est lui même poète et est défini comme appartenant à la tendance métaphysicienne dans la "Antología de la poesía española (1039-1975)" de José Enrique Martínez. Je ne veux pas discuter ici la possibilité d'attraction profonde vers le Modernisme; ce qui est clair, en tout cas en lisant Cernuda, c'est qu'il y a eu des influences importantes et que le Modernisme, courant dominant dans la poésie Européenne des années 10 et 20, a déteint de manière très visible sur la surface du groupe du 27. Je voudrais, à ce sujet, qu'on considère

combien la poésie - et probablement tout autre art - se conduit comme un fleuve qui emporte tout sur son passage et jusqu'à quel point tout poète est conditionné par ce qui s'est passé avant lui et par les courants qui se produisent autour de lui. Au point de vue des formes et des techniques ceci devrait être considéré comme indéniable. On pourrait se demander, sinon, où Cernuda serait-il allé pêcher les références aux paysages urbains sordides?

*En cualquier urbe oscura, donde amortaja el humo
al sueño de un vivir urdido en la costumbre
y el trabajo no da ni libertad ni esperanza,
(Mozart III)*

Dans n'importe quelle ville obscure, où la fumé ensevelit
le sommeil d'une existence façonnée dans l'habitude
et le travail ne donne ni liberté ni espoir

*Cuando la sombra cae desde el cielo nublado
y el humo de las fabricas se aquieta
En polvo gris, vienen de la taberna voces,
(Cementerio en la ciudad)*

Lorsque l'ombre tombe du ciel nuageux
et la fumé des usines s'apaise
En poussière grise, arrivent de la taverne des voix,

si ce n'est chez Verharen ou chez le T.S. Eliot de *Waste Land* et *Alfred Prufock*, et encore les images scatologiques:

*Para escuchar la lluvia, pesada tal borracho
Que orina en la tiniebla espesa de la calle...*

Pour écouter la pluie, lourde tel un ivrogne
Qui urine dans les ténèbres épaisses de la rue....

Une scène comme celle décrite dans *Impresión de destierro*

*Fue la pasada primavera,
hace ahora casi un año,
En un salón del viejo Temple, en Londres,
Con viejos muebles. Las ventanas daban,
tras edificios viejos, a lo lejos,
Entre la hierba, el gris relámpago del río.
Todo era gris y estaba fatigado*

Igual que el iris de una perla enferma.

semble un écho trop frappant du Canto VII de Pound:

*Beneath the columns of false marble,
The modish and darkish walls,
discrete gilding and the paneled wood
Suggested,....*

Birds in the Night est un article de journal, un article d'opinion dénonçant l'hypocrisie de l'opération de récupération du couple Verlaine - Rimbaud par les milieux traditionnels qui les avaient tellement vilipendé de leur vivant. Disons que sans les ruptures de barrières entre genres et entre styles, sans l'opération de confusion menée par les modernistes *Birds in the Night* n'aurait pas été possible (voyez pour modèle la "*Prose du Transiberien* de Cendrars).

Cernuda est amer, d'une amère lucidité quant à l'acceptation de sa poésie par son temps. Il suffit de lire *A un poeta futuro*: "*No me cuido de ser desconocido / en medio de estos cuerpos casi contemporáneos...*" ("Je ne me soucie d'être un inconnu / au milieu de ces corps presque contemporains..."). A son tour, il la leur rendait bien, lui, qui avait un profond mépris pour la plupart de ses contemporains; il dit dans *Aplauso Humano*: "*Cuánto pedante en moda y periodista en venta / Humana flor perfecta se estimarán entonces / frente a ti, así como el patán rudimentario / hasta la nausea hozando la escoria del deseo.*" ("Combien de pédants à la mode et de journalistes vendus / Fleur humaine parfaite ils se considéreront alors / vis à vis de toi / de même que le pataud rudimentaire / jusqu'à la nausée fouillant les déchets du désir.") Ceci sans compter le poème *A sus paisanos*, que je ne vous conseille pas de lire sans prendre de précautions, et qui aiguise de manière presque insoutenable l'amertume du poète vers la fin de sa vie: "*No me queréis, lo se, y que os molesta / Cuando escribo.... / Contra vosotros y esa vuestra ignorancia voluntaria,...*" ("Vous ne m'aimez pas, je le sais, et que ça vous dérange / lorsque j'écris / Contre vous et cette ignorance volontaire bien à vous,..."

.

Les années folles

Oui, mais il y a un Cernuda jeune, un Cernuda d'avant la guerre civile qui ne colle pas tout à fait avec les considérations que je viens de faire. Cernuda est né en 1904 et, donc, n'avait que trente deux ans en 36. C'était un poète encore jeune mais avec une œuvre déjà considérable. On a avantage à lire cette œuvre de jeunesse à la queue leu-leu. T'auras déjà remarqué, cher lecteur, qu'une œuvre d'art prend un aspect différent

lorsqu'elle est placée dans une perspective donnée au milieu de l'ensemble de l'œuvre de l'auteur - je dirais, moi, qu'elle prend son aspect vrai, qu'elle s'articule dans un discours qui la rend plus claire -. Ceci se remarque peut-être plus facilement, lorsqu'on regarde l'exposition monographique d'un peintre. T'as peut-être vu les grandes expositions, Gauguin, ou Poussin (de "grands peintres"), ou même Rouault ou Delvaux (des peintres considérés de moindre importance), t'es d'accord que ce n'est pas la même chose que de voir quelques tableaux d'un de ces maîtres accrochés par-ci par-là dans un musée ou une "collection". C'est pareil pour Cernuda, spécialement pour le jeune Cernuda. Je regarde maintenant quelques fragments que j'avais piqué par-ci par-là dans ses premiers bouquins et il m'apparaissent comme des animaux exotiques sortis de leur ambiance: curieux mais dénués de sens; faux.

Lire ses premiers livres d'affilé me donne l'impression de lire une biographie. Les péripéties vitales d'une personne se déploient devant nous sans qu'on y prenne garde, sans qu'on ait à faire aucun effort. Il y a en particulier la suite: "*Un río, un amor*", "*Los placeres prohibidos*", "*Donde habite el olvido*", "*Invocaciones*", qui forment une sorte de cycle, une sorte de cheminement personnel qui se déroule à la manière d'un roman. Je vous recommande d'attacher vos ceintures et de prendre l'envol avec eux. Vous aurez des émotions fortes et délicieuses, un parcours terrifiant et plein de sensibilité dans les "insights" d'un homme qui sait, comme nul autre, transformer sa vie en paroles. Pour un moment vous aurez aussi conscience de votre pauvre médiocrité, et faute de capacité expressive, vos sentiments dans les situations les plus pénibles ou les plus intenses vous sembleront vulgaires, voués à la banalité. A ce sujet, je me souviens d'une fois qu'en sortant d'une classe sur Silvia Plath, lorsqu'on était tous retournés par les angoisses d'une vie qui se termine par le suicide que l'on sait (la tête dans le four), une jeune femme de la partie, une personne tout à fait ordinaire, sans qualité particulière, nous disait, en s'en plaignant en quelque sorte comme d'une injustice comparative: "Mais moi aussi, j'ai subi des dépressions et j'ai fait plusieurs tentatives de suicide. Et personne n'en a fait un tel boudin!". Hélas, c'est bien vrai que nous nous émouvons beaucoup plus volontiers avec le malheur enveloppé de Cellophane esthétique. Le malheur ringard, au mieux nous indiffère, au pire nous nous en détournons avec dégoût. La pauvre fille, avec sa lourde présence physique, ne soulevait que bien peu d'émotion. Mais, ah! si Dickens ou Zola avaient été là pour prendre en charge ses malheurs et nous les raconter avec des images poignantes: alors nos gorges se seraient serrés et des larmes auraient menacé de monter à nos yeux.

Bien, Cernuda vous permet de connaître, de sentir par procuration, des émotions et des nuances d'émotions qui ne sont pas normalement à votre portée.

Chaos

*Bajo la noche el mundo silencioso naufraga;
Bajo la noche rostros fijos, muertos, se pierden.
Sólo esas sombras blancas, oh blancas, sí, tan blancas.
La luz también da sombras, pero sombras azules.
("Sombras blancas")*

Sous la nuit le monde silencieux naufrage;
Sous la nuit des visages fixes, morts, se perdent.
Seules ces ombres blanches, oh blanches, oui, si blanches.
La lumière aussi fait des ombres, mais des ombres bleues.

*Como él mismo extranjero,
Como viento huyo lejos.
Y sin embargo vine como luz.
("Como el viento")*

Comme lui même étranger,
Comme le vent je fuis au loin.
Et pourtant j'étais arrivé en lumière.

*Incesante fantasma con mirada de hastío.
("Decidme noche")*

Fantôme lancinant au regard écoeuré

*Palabras de mis sueños perdidos en la nieve.
("Oscuridad completa")*

Les mots de mes rêves perdus dans la neige

*Y sus brazos son nubes que transforman la vida
En aire navegable.
("Desdicha")*

Et ses bras sont des nuages qui transforment la vie
En air navigable.

Más este amor cerrado por ver sólo su forma,

*Su forma entre las brumas escarlata,
Quiere imponer su vida como un otoño ascendiendo tantas hojas
Hacia el último cielo,
Donde estrellas
Sus labios dan a otras estrellas,
Donde mis ojos, estos ojos,
Se despiertan en otros.
("Todo esto por amor")*

Mais cet amour renfermé pour ne voir que sa forme,
Sa forme au milieu de brumes écarlates,
Veut imposer sa vie comme un automne soulevant tant de feuilles
Vers le dernier ciel,
Où les étoiles
Donnent ses lèvres à d'autres étoiles,
Où mes yeux, ces yeux,
Se réveillent dans d'autres yeux.

*Todo unido entre tumbas como estrellas,
Entre lujurias como lunas;
("Duerme, muchacho")*

Le tout rassemblé entre tombeaux comme étoiles
Entre luxures comme des lunes.

*Ni siquiera esperar ese pájaro con brazos de mujer,
Con voz de hombre oscurecida deliciosamente,
Porque un pájaro aunque sea enamorado,
("Son todos felices?")*

Même pas attendre ce oiseau aux bras de femme,
A la voix d'homme délicieusement obscurcie,
Parce qu'un oiseau même qu'il soit amoureux, ...

Ombres, fantômes, lumière, air, vent, mer, nuages. brumes, étoiles; une vie fantasmagorique, quoi! Une vague oscillation dans les zones de l'émergence, de la formation, de ce qui n'est pas encore tout à fait. La possibilité encore ouverte d'être où de ne pas être. Il y a, vous me l'accorderez, une ambiance Elsenorienne dans ce "Un río, un amor" (1.929). La personne qui supporte le poète n'est pas encore mûre, assurée d'elle même; la personnalité ne s'est pas encore assez "carbonatée". Cernuda pourrait encore ne pas devenir Cernuda. C'est ici encore qu'on le sent le plus proche - moins différencié - de Lorca. Voyez donc, sinon, les "Palabras de mis sueños perdidos en la nieve" et "Acaso los amantes acuchillan estrellas". Ce sont des choses qui arrivent souvent dans l'univers poétique de Lorca. Par contre, il y a déjà cette transcendance

inquiétante qui est la marque "made in Cernuda": *Ni siquiera esperar ese pájaro con brazos de mujer, / Con voz de hombre oscurecida deliciosamente, ...* D'ailleurs dans ces derniers vers on pourrait voir poindre une allusion à l'homosexualité. On sait que Cernuda était homosexuel, ce n'est pas une découverte. Et il en parle dans ces poèmes, pas beaucoup, sans en faire une revendication, mais sans le dissimuler non plus. (M'adressant hors texte aux lecteurs: je ne vais pas vous entreprendre avec une pénible justification de l'homosexualité: il n'y rien à justifier. Par contre je ne peux pas m'enlever de la tête l'idée qu'ils ont quelque avantage, une sensibilité plus aiguë, plus développée, plus à même de capter des nuances, dans certains arts, dont la poésie, par rapport au bon vieux mâle tout à fait "normal"). C'est donc, en quelque sorte, assez émouvant de se trouver dans ce livre aux prises avec un Cernuda presque tendre, mou: nous savons que plus tard, pas beaucoup plus tard, Cernuda ne sera rien moins que tendre et mou.

Révolution

Diré cómo nacisteis, PLACERES PROHIBIDOS,
Como nace un deseo sobre torres de espanto

.....

PLACERES PROHIBIDOS, planetas terrenales,
Miembros de mármol con sabor de estío.

Je dirai comment vous êtes nés, PLAISIRS INTERDITS,
A la manière d'un désir sur des tours d'épouvante

.....

PLAISIRS INTERDITS, planètes terriennes,
Membres de marbre avec le goût de l'été.

C'est un coup d'éclat. *Placeres Prohibidos* part comme une fusée. C'est le feu d'artifice explosant dans la nuit douce d'été sur le port de Mahon. C'est Manhattan depuis le ferry qui va à Staten Island. C'est le déchaînement de la tempête dans le Mont Perdu. Si l'on compare l'œuvre de Cernuda à une pièce musicale, laquelle, comme l'on sait, s'organise selon la séquence tonique, dominante, tonique, *Placeres prohibidos* occupe, sans doute, la place de la note dominante. Cernuda se rebelle, se libère et monte très haut dans l'échelle de l'expression artistique. Plus tard, son œuvre va encore se solidifier, prendre consistance, s'approfondir certes, mais elle n'aura plus cet éclat du neuf, de la liberté qu'on vient d'acquérir, qu'elle a dans les *Placeres Prohibidos*. Si j'étais un critique anglo-saxon je dirais que *Placeres prohibidos* est l'épiphanie de Cernuda; et, certes, on

le sent pendant la composition de ce livre dans un tel état pre-orgasmique, qu'il ne pourra sans doute s'y maintenir longtemps.

Il faut maintenant que vous lisiez avec une précision millimétrique ce premier poème *Diré como nacisteis.....*. Ayez en tête l'année de parution du volume: 1931. L'année où la coalition des partis républicains a gagné les élections en Espagne faisant en sorte que le roi Alphonse XIII (un pitre), déboussolé, soit amené à abdiquer, et que, dans le sillage, la république soit proclamé au milieu de la liesse populaire. J'ai peut être l'esprit mal tourné, mais je ne peux pas m'empêcher de voir dans *Placeres prohibidos* une chronique métaphorique qui sublime ces événements. Les *...torres de espanto, / Amenazadores barrotes, hiel descolorida, / Noche petrificada a fuerza de puños*, seraient les années de répression sous la dictadura de Primo de Rivera, la *...playa de seda bajo la tempestad / de un régimen caído*. serait la chute de la monarchie. *Quién insulta esos frutos, tinieblas en la lengua, es vil como un rey, como sombra de rey arrastrándose a los pies de la tierra...* est, évidemment, une déclaration directe du mépris qu'il avait pour le roi.

Les *Leyes hediondas, códigos, ratas de paisajes destruidos* sont encore celles et ceux de la monarchie pourrissante. D'un autre côté *...vosotros, placeres prohibidos / Bronce de orgullo, blasfemia que nada precipita, / Tendéis en una mano el misterio, / Sabor que ninguna amargura corrompe, / Cielos, cielos relampagueantes que aniquilan* c'est, bien étendu, la révolution qui anéantit le pouvoir sectaire de la monarchie.

Et qui sont-ce, sinon, ces "statues anonymes" qu'on met à bas, ces "ombres de l'ombre, misère et préceptes de brume". Si ce n'est les personnages de l'ancien régime qui va être détruit par l'étincelle de la révolution qui brille à l'heure de la vengeance?

*Abajo estatuas anónimas,
Sombras de sombras, miseria, preceptos de niebla;
Una chispa de aquellos placeres
Brilla en la hora vengativa.
Su fulgor puede destruir vuestro mundo.*

A bas statues anonymes,
Ombres d'ombres, misère, préceptes de brume;
Une étincelle de ces plaisirs
Brille dans l'heure vengeresse..
Son éclat peut détruire votre monde.

Ou, peut être, les "plaisirs interdits" sont, plus simplement, les plaisirs d'*Eros*. C'est sur que l'érotisme est à la base des "Plaisirs interdits" de manière très explicite et, même, exacerbée,

*Tu lo sabes, Corsario;
Corsario que goza en tibios arrecifes,
Cuerpos gritando bajo el cuerpo que les visita,
Y sólo piensan en la caricia,*

Tu le sais, Corsaire;
Corsaire qui jouit sur de tièdes récifs,
Des corps qui crient sous le corps qui les visite,
Et ne pensent qu'à la caresse,

Un érotisme, d'ailleurs, qu'il ne faut pas confondre avec une pure sexualité physiologique. Au contraire, Cernuda se rapproche bien plus de l'érotisme de Bataille: cette fusion des corps et des esprits pour n'en faire qu'un.

*Libertad no conozco sino libertad de estar preso en alguien
Cuyo nombre no puedo oír sin escalofrío;
Alguien por quien me olvido de esta existencia mezquina, ...*

*Tu justificas mi existencia:
Si no te conozco, no he vivido;
Si muero sin conocerte, no muero, porque no he vivido.
("Si el hombre pudiera decir")*

Liberté je ne connais que la liberté d'être prisonnier dans quelqu'un
Dont je ne puisse entendre le nom sans un frisson;
Quelqu'un pour qui j'oublie cette existence mesquine,...

Tu justifies mon existence:
Sans t'avoir connu, je n'ai pas vécu;
En mourant sans te connaître, je ne meurs point, car je n'ai pas vécu
("Si l'homme pouvait dire")

Vous voyez bien que Cernuda porte, ici, les choses à l'exaspération. Il prend des accents mystiques (*Vivo sin vivir en mí y tan alta vida espero.....*) à la manière d'une Sainte Thérèse ou d'un San Juan de la Cruz. Il place la barre très haute, et il n'est pas surprenant que, par la suite, il s'aperçoive qu'elle est presque impossible à franchir,

*No podrás pues besar con inocencia,
Ni vivir aquellas realidades que te gritan con lengua inagotable.
Deja, deja, harapiendo de estrellas;
Muérete bien a tiempo.
("De qué país")*

Tu ne pourras donc baiser innocemment,
Ni vivre ces réalités qui t'appellent d'une langue inépuisable.
Laisse, laisse, clochard de haillons d'étoiles vêtu
Il est temps que tu meures.
("De quel pays")

Je ne connais pas la biographie sentimentale de Cernuda, mais en lisant les Plaisirs Interdits il me vient à l'esprit un sous-titre du type, "El poeta enamorado". Et amoureux d'un amour fou, d'un amour passion; d'un amour total; destructif à la limite - comme on le verra par la suite. Y a-t-il un épisode d'amour de la vie personnelle de Cernuda derrière ce livre? Probablement, il me semble presque impossible qu'il ait pu écrire les *Placeres prohibidos* "out of nothing", par "oui dire". En définitive, j'accepte la source amoureuse de *Placeres prohibidos*, mais je reste convaincu que, d'une façon ou d'une autre, les événements de 1931 se sont infiltrés dans le livre. Ce serait un cas de polysémie.

Il faudrait noter au passage, avec quelle sensibilité dénuée de pusillanimité Cernuda aborde les questions sexuelles. Avec quelle aisance il se place aux antipodes de la pornographie. Les images érotiques nous arrivent limpides, précises, sans aucune saleté accrochée aux bords. La pornographie est une ressource haïssable utilisée par des écrivains opportunistes pour habiller les scènes érotiques, de la même façon qu'ils farcissent de *pathos* les situations dramatiques.

Placeres prohibidos est le livre le plus positif de Cernuda. Nous ne verrons plus, par la suite Cernuda chanter:

*Creo en la vida,
Creo en ti que no conozco aún,
Creo en mi mismo;*

Je crois à la vie,
Je crois en toi sans encore te connaître,
Je crois à moi même;

“Rise and Fall”

Pendant un moment, l'espace de ce recueil "*Donde habite el olvido*", Cernuda est l'homme aux deux visages: Il est toujours sur l'élan de son amour fou alors qu'il vient de perdre brutalement l'objet de cet amour. Comme l'oiseau qui en plein vol vient d'être transpercé par la flèche traîtresse du chasseur caché dont il ne se doutait pas et continuant sa trajectoire pendant que la vie lui échappe ressent pendant un moment son extrême malheur alors qu'il n'a pas encore été abandonné par le bonheur de son vol, ainsi Cernuda qui vient de prendre un énorme coup dans son âme ne peut pas se dessaisir immédiatement de l'euphorie qui l'envoûtait et marche halluciné dans le double paysage de son amour et de la perte de cet amour.

*Sintiendo todavía los pulsos de ese afán,
Yo, el más enamorado,
En las orillas del amor
Sin que una luz me vea
Definitivamente muerto o vivo,
Contemplo sus olas y quisiera anegarme,
Deseando perdidamente
Descender, como los ángeles aquellos por la escala de espuma,
Hasta el fondo del mismo amor que ningún hombre ha visto.*

Avec cette ardeur encore dans mon poul,
Moi, le plus amoureux,
Dans les rives de l'amour
Sans qu'une lumière me voit
Définitivement mort o vif,
Je regarde ses vagues et voudrais me noyer,
Désirant éperdument
Descendre, comme ces anges par l'escalier d'écume,
Jusqu'au fond du même amour que personne n'a vu.

C'est pour ça que la plupart des poèmes de "Donde habite..." s'organisent selon un jeu d'oppositions binaires, d'affirmations et de négations, le haut et le bas, l'amour et la mort, la vie et la mort, avant - après, éros - thanatos, idéalisme - réalisme. Et ces poèmes sont à la fois une chose et l'autre.

Il commence par essayer d'exorciser cet élan qui le déchire, il voudrait nier ce qu'il vient de dire dans ses poèmes précédents: vous souvenez-vous du "*Libertad no conozco sino libertad de estar preso en alguien*"? Maintenant il voudrait aller *donde habite el olvido...*

*"Allá donde termine este afán que exige un dueño a imagen suya,
sometiendo a otra vida su vida,
Sin más horizonte que otros ojos frente a frente"*

La où prendrait fin cet ardeur qui exige un maître à son image,
asservissant à une autre vie sa vie,
Sans plus d'horizon que d'autres yeux vis à vis

Mais il ne le peut pas, et il ne s'arrête d'osciller dans de troubles presque mystiques:

*Voy a morir de un deseo,
Si un deseo sutil vale la muerte;*

*A vivir sin mi mismo de un deseo,
Sin despertar sin acordarme,
Allí en la luna perdido entre su frío*

Je vais mourir d'un désir,
Pourvu qu'un désir subtil vaille la mort;
A vivre sans moi même d'un désir,
Sans m'éveiller sans me rappeler,
Là bas dans la lune perdu dans son froid

Il est et il n'est plus " Yo fui, He sido." (IV) il ne vit plus "Solo vive quien mira / Siempre ante si los ojos de su aurora...", il voudrait oublier l'oubli "Arrancar una sombra / olvidar el olvido." puisqu'il n'est plus auprès de son ange "Aquel cuerpo de ángel que el amor levantara."

Dans le même poème on passe du sublime d'un personnage comme Ariel:

*Eras tierno deseo, nube insinuante,
Vivías con el aire entre cuerpos amigos,
Alentabas sin forma, sonreías sin voz,
Dejo inspirado de invisible espíritu.*

Tu étais tendre désir, nuage qui s'insinue,
Tu vivais avec l'air au milieu de corps amis,
Tu respirais sans forme, souriais sans voix,
Rémanent inspiré d'esprit invisible.

à l'ordinaire sordide de la demeure de Caliban

*Entre el humo tan triste, entre las flacas calles
De una tierra medida por los odios antiguos, ...*

Au milieu de la fumée si triste, dans de si maigres rues
D'une terre mesurée par des vieilles rancunes,...

Son transport, qu'il ne réussit pas à calmer, est celui qui est représenté dans les murs de ces temples Indus dans lesquels de centaines de figures, hommes et femmes, se livrent inlassablement aux scènes les plus lubriques sans jamais être assouvis:

*De labios siempre ávidos;
Un deseo que no cesa,
Un grito que se pierde
Y clama al mundo sordo su verdad implacable.*

De lèvres toujours voraces
Un désir qui n'a point de cesse,
Un cri qui se perd
Et clame au monde sourd son implacable vérité.

La tension entre ces deux pôles - l'amour et la frustration de l'amour - chargés à un très haut voltage, ne retombe qu'à la fin du recueil, lorsque Cernuda se rapproche de la terre nourricière à laquelle il s'adresse avec des accents de Walt Whitman - Est-il un hasard? Dans l'humanisme et le panthéisme à la manière du grand poète américain il retrouve une forme d'apaisement, une manière de replacer ses déboires dans un cadre plus large dans lequel ils se relativisent et se transforment en sagesse.

*Con este deseo que aparenta ser mío y ni siquiera es mío,
Sino el deseo de todos, ...*

Avec ce désir qui semble être à moi et n'est même pas à moi,
Mais le désir de tous,.....

Il s'achemine vers une nouvelle étape.

Fin de partie

*“Ah, cuando el amor muere.”
Porque oscura i cruel la libertad entonces ha nacido:*

“Ah, lorsque l'amour meurt.”
Parce qu'obscur et cruelle la liberté est alors née:

C'est la fin de la frénésie, Cernuda n'a plus la pêche, il est lessivé, dégonflé, entraîné par le ressac, il regarde derrière lui avec regret. C'est la fin des haricots. Cernuda est déboussolé, il revient sur ces pas perplexe. Il a le symptôme du manque, “el mono”:

*Te hubiera dado el mundo,
Muchacho que surgiste
Al caer la luz por tu Conquero,*

...

Je t'aurais donné le monde,

Garçon apparu
Comme la lumière rodait par ton *Conquero*

Eh oui, Cernuda, je l'ai appris, a perdu son ange. Comme dit García-Posada dans El Pais du 29-12-94 "...acude la soñada imagen de Serafín, quien era por estas fechas el amante de Cernuda."

Cernuda se désespère, et de sa désespérance surgissent des vers d'une catégorie bien connue: ceux de l'amant abandonné, de l'amant dépité. Et alors - il n'en pouvait pas être autrement vu les origines de Cernuda - il trouve l'élan expressif des anciens poètes d'Al Andalous. Tel le Valencien Ibn Jaffaya il proclame sans retenue la beauté des corps des jeunes garçons:

*Y tus labios de bisel tan terso,
Eran la vida misma,
Como una ardiente flor,
Nutrida con la savia
De aquella piel oscura
Que infiltraba nocturno escalofrío.*

Et tes lèvres d'un biseau si ferme,
Etaient la vie même,
Comme une fleur ardente,
Nourrie avec la sève
De cette peau brune
Qu'infiltrait des frissons nocturnes.

Avec des mots d'une puissance libidineuse si énorme qu'ils vous donneraient envie de rentrer dans son jeu:

*Deja, Oh, deja por una larga noche
Resbalar tu largo cuerpo oscuro,
ligero como un látigo,
Bajo el mío, momia de hastío sepulta en anónima yacija,
Y que tus besos este veneno inagotable,
Viertan en mi la fiebre de una pasión a muerte entre los dos.*

Laisse, Oh, laisse déjà pour une longue nuit
Glisser ton corps bistre et long,
Léger comme un fouet,
Sous le mien, momie de dégoût ensevelie dans une fosse anonyme,
Et que tes baisers ce poison inépuisable,
Versent dans moi la fièvre d'une passion à mort entre les deux.

Cernuda, ici, c'est la délicatesse des troubadours mêlée à l'outrance des romantiques. On est dans le domaine de l'expressionnisme en blanc et noir, de Metropolis ou d'M le Maudit, pour donner une idée. Pas de chromatismes dans ces poèmes, mais des contrastes fulgurants. Des éclairs et des ombres épaisses, du sordide aussi:

*Los hijos conseguidos en unos segundos que se hurtaron al sueño
Para dedicarlos a la cohabitación en la densa tiniebla conyugal...*

Les enfants obtenus de quelques secondes volées au sommeil
Pour les vouer à la cohabitation dans les épaisses ténèbres conjugale...

Mais Cernuda n'est pas qu'un troubadour reconverti qui aurait fait bon ménage avec Emily Brontë et Maria Shelley. C'est aussi déjà, ou il commence à l'être, l'homme qui réfléchit, qui prend de la distance, qui s'isole pour ne pas être entaché par la vulgarité et le faux clinquant qui l'encerclent; il commence à rattraper Proust, cet oeil froid et pernicieux qui tel un ouvre-boîtes social met à jour les thons faisandés, et les confits pourris.

*Soy por la noche un diamante que gira advirtiéndolo a los hombres,
Por quienes vivo aun cuando no los vea;
Y así lejos de ellos
Ya olvidados sus nombres, los amo en muchedumbre.*

Je suis dans la nuit un diamant qui tourne pour avertir les hommes,
Pour qui je vis quand bien même je ne le vois pas;
Et ainsi loin d'eux
Oubliés déjà leurs noms, je les aime en multitude.

Le SOLILOQUIO DEL FARERO me semble le poème crucial de cette époque. Dans ce soliloque Cernuda se dévoile et nous délivre une vaste métaphore du personnage qu'il est en train de devenir en ce même moment. Il y a cette solitude lucide mais douloureusement ressentie. Cette position de spectateur un peu hautain "*Acodado al balcón miro insaciable el oleaje*", Ce regard désabusé en arrière, vers une partie de sa vie plus intense, plus agitée mais, somme toute, aliénée:

*...verdad solitaria,
.....
"El hombre y su deseo,
La airada muchedumbre,
¿Que son sino tu misma?*

*Por ti, mi soledad, los busque un día;
En ti, soledad, los amo ahora.*

... vérité solitaire,

....

“L’homme et son désir

La foule en colère,

Sont-ils autre chose que toi même?

Pour toi, ma solitude, je les ai cherché un jour;

En toi, ma solitude, je les aime à présent.

Le changement de ton est net et progressif. Cernuda réalise que sa vie n’est pas finie, qu’il ne doit pas rester indéfiniment dans un état de lamentation paralysant. Il faut tuer en lui cet amour qui lui a échappé,

Quiero vivir cuando el amor muere:

Muere, muere pronto amor mío.

Je veux vivre à l’heure où l’amour meurt:

Meurs, meurs vite mon amour.

Il a certainement encore beaucoup des choses à faire, surtout en tant que poète, puisque en même temps que son illusion amoureuse se dissipe, sa conscience de poète se renforce.

Il se pose des questions sur la condition de poète en partant du célèbre appel au lecteur de Baudelaire: *Demonio hermano mío, mi semejante...*

.....

Es hora ya, es más que tiempo

De que tus manos cedan a mi vida

El amargo puñal codiciado del poeta;

De que lo hundas, con un sólo golpe limpio,

En este pecho sonoro y vibrante, idéntico a un laúd,

Donde la muerte únicamente,

La muerte únicamente,

Puede hacer sonar la melodía prometida.

Il est l’heure déjà, il est grand temps

Que tes mains cèdent à ma vie

Le poignard amer convoité du poète;

Que tu l’enfonces, d’un seul coup net,

Dans cette poitrine sonore et vibrante, pareille à un luth,

Où la mort seulement

La mort seulement ,

Peut faire sonner la mélodie promise.

Ce sentiment tragique de la poésie qui consiste dans l'immolation du poète pour que la parole poétique puisse naître ne quittera plus Cernuda tout le long de son œuvre à venir: Le poète devient témoin et juge mais au prix de s'annuler en tant qu'homme commun

*Estos son, hermano mío,
Los seres con los que muero a solas,
Fantasmas...*

Voici, mon frère,
Les êtres avec qui je meurs isolé
Fantômes...

et d'accepter une stricte solitude :

*Viven y mueren a solas los poetas,
restituendo en claras lagrimas...*

Ils vivent et ils meurent tous seuls les poètes,
en restituant avec de larmes limpides....

Le chemin de la liberté est très dur, incompatible avec l'amour:

*Oh, amantes,
Encadenados entre los manzanos del edén
.....
Fertilizáis con lagrimas la tumba de los sueños,
Dejando ahí caer, ignorantes como niño,
La libertad, la perla de los días.*

Oh, amants,
Enchaînés aux pommiers de l'éden
....
Vous rendez fertile avec des larmes la tombe des rêves,
En y laissant tomber, ignorants comme des enfants,
La liberté, la perle des jours.

pour le suivre jusqu'au but il faut être prêt à beaucoup de renoncations

*Jóvenes sátiros
Que vivís en la selva, labios risueños ante el exangüe dios cristiano,
....
"Ah, cuando el amor muere."*

Porque oscura y cruel la libertad entonces ha nacido;

Jeunes satyres

Qui vivez dans la forêt, lèvres souriantes devant l'exsangue dieu chrétien,

....

“Ah, lorsque l'amour meurt.”

Parce qu'obscur et cruelle la liberté est alors née:

Le point de vue de Cernuda s'élève comme la camera monte pour montrer la scène dans un plan en plongé de plus en plus accusée lorsque le metteur en scène veut créer de la distance réflexive et mettre le spectateur dans une position de juge ou de tirer des conséquences de la situation posée. Le dernier poème “LAS ESTATUAS DE LOS DIOSSES” se place dans une position presque olympienne et se développe en une métaphore complexe qui met en scène la ruine des statues anciennes des dieux

*Hoy yacéis, mutiladas y oscuras,
Entre los grises jardines de las ciudades,
Piedra inútil que el soplo celeste no anima,*

Vous gisez aujourd'hui, mutilées et obscures,
Dans les gris jardins des cités,
Pierre inutile que le souffle du ciel ne vient animer,

et l'activité du poète

*En tanto el poeta, en la noche otoñal,
Bajo el blanco embeleso lunático,
Mira las ramas que el verdor abandona
Nevarse de luz beatamente,
Y sueña con vuestro trono de oro
Y vuestra faz cegadora,
Lejos de los hombres,
Allá en la altura impenetrable.*

Cependant le poète, dans la nuit automnale,
Sous le charme blafard de la lune,
Regarde les branches que la couleur abandonne
S'enneiger de lumière bêtement,
Et rêve de votre trône d'or
Et votre figure aveuglante,
Loin des hommes,
la haut dans les hauteurs impénétrables.

Le poème, qui a sans doute des consonances Rilkeiennes, n'est pas très positif. Cernuda semble ne pas se faire des illusions, non plus, sur le rôle du poète qui apparaît comme décoratif, coupé de la réalité et plutôt superflu. Dans la suite de son œuvre nous verrons bien rarement Cernuda mettre de l'enthousiasme dans des affaires humaines.